

LE 15.07.24 QUOTIDIEN DE L'ART

LUNDI

POLITIQUE CULTURELLE

Olympiade Culturelle : art et sport, plus forts que jamais



DISPARITION
Bill Viola, la matière
du rêve

PATRIMOINE
Vitreaux
contemporains
de Notre-Dame :
le torchon brûle

MADAGASCAR
Bourse Yavarhousen :
gros plan sur
l'architecte Razafy-
Andriamihaingo

POLITIQUE CULTURELLE
98 millions €
pour le Plan ruralité

98 millions €

Les sommes allouées au Plan culture et ruralité sur trois ans

Six mois après le lancement d'une grande consultation nationale, un Plan culture et ruralité a été rendu public ce 11 juillet, alors que les jours de Rachida Dati au ministère de la Culture semblent comptés. Ce plan synthétise plus de 21 000 contributions faites en ligne sur la plateforme « Printemps de la ruralité », une quarantaine d'événements (débat, conférences), les travaux de deux missions parlementaires et les résultats d'un sondage sur la vie culturelle en zone rurale (soit 22 millions d'habitants et 88 % des communes françaises, voir QDA du 4 juillet dernier). Sur les 98 millions d'euros annoncés, 18 millions seraient mis à disposition dès cette année, en plus de 5 millions confiés au CNC. Au total, 23 mesures ont été recensées et regroupées en quatre axes. Le premier a un titre aux accents délibérément patriotiques (« Valoriser la culture et les initiatives locales qui font la fierté de nos territoires ») et comprend notamment « Villages en fête », soit 1 000 projets de « pratiques culturelles festives »

incluant chant choral, danses, contes et fanfares. Le deuxième, « Soutenir les acteurs et le maillage culturels de proximité », évoque aussi bien de nouvelles formes d'itinérance pour les librairies rurales que des « festivals à l'année », des centres culturels dans des établissements d'enseignement agricole et l'incitation faite aux jeunes architectes de s'implanter hors des grandes villes (avec, en particulier, la création d'un post-diplôme intercoles basé à Clermont-Ferrand, spécialisé en ingénierie rurale). Le troisième, « Faciliter la mobilité des artistes, des œuvres et des publics », veut à la fois valoriser l'action territoriale des grands établissements nationaux, déployer un réseau de 100 artothèques et organiser, pour chaque département, une résidence d'artistes « implantée en ruralité ». Enfin, le titre 4, « Accompagner les porteurs de projet par une ingénierie adaptée », suppose entre autres l'identification d'un interlocuteur ruralité au sein de chaque DRAC, un cofinancement jusqu'à 80 % de l'assistance à maîtrise d'ouvrage des communes rurales et le développement des missions d'ingénierie des bibliothèques départementales.

GUILLAUME LE BEUVE

➔ culture.gouv.fr/printempsdelaruralite

Retrouvez toutes nos offres d'abonnement sur lequotidiendelart.com/abonnement

Le Quotidien de l'Art est édité par **Beaux Arts & cie**, sas au capital social de 2 153 303,96 euros
9 boulevard de la Madeleine - 75001 Paris
rsc Nanterre n°435 355 896 - CPPAP 0325 W 91298 issn 2275-4407 www.lequotidiendelart.com - un site internet hébergé par Platform.sh, 131, boulevard de Sébastopol, 75002 Paris, France - tél. : 01 40 09 30 00.

Président Frédéric Jousset
Directrice générale Solenne Blanc
Directeur de la rédaction Fabrice Bousteau
Directeur général délégué et directeur de la publication Jean-Baptiste Costa de Beauregard
Éditrice adjointe Constance Bonhomme

Rédacteur en chef Rafael Pic (rpic@lequotidiendelart.com)
Rédactrice en chef adjointe, en charge du Quotidien Alison Moss (amoss@lequotidiendelart.com)
Rédactrice en chef adjointe, en charge de L'Hebdo Magali Lesauvage (mlesauvage@lequotidiendelart.com)
Cheffe de rubrique Marine Vazzoler (mvazzoler@lequotidiendelart.com)
Rédactrice Jade Pillaudin

Contributeurs de ce numéro Sarah Belmont, Sophie Bernard, Johan-Frédéric Hel Guedj, Guillaume Le Beuve, Armelle Malvoisin
Directeur artistique Marin Muteaud
Maquette Yvette Znaménak
Secrétaire de rédaction Aude Jouanne
Iconographe Lucile Thépault

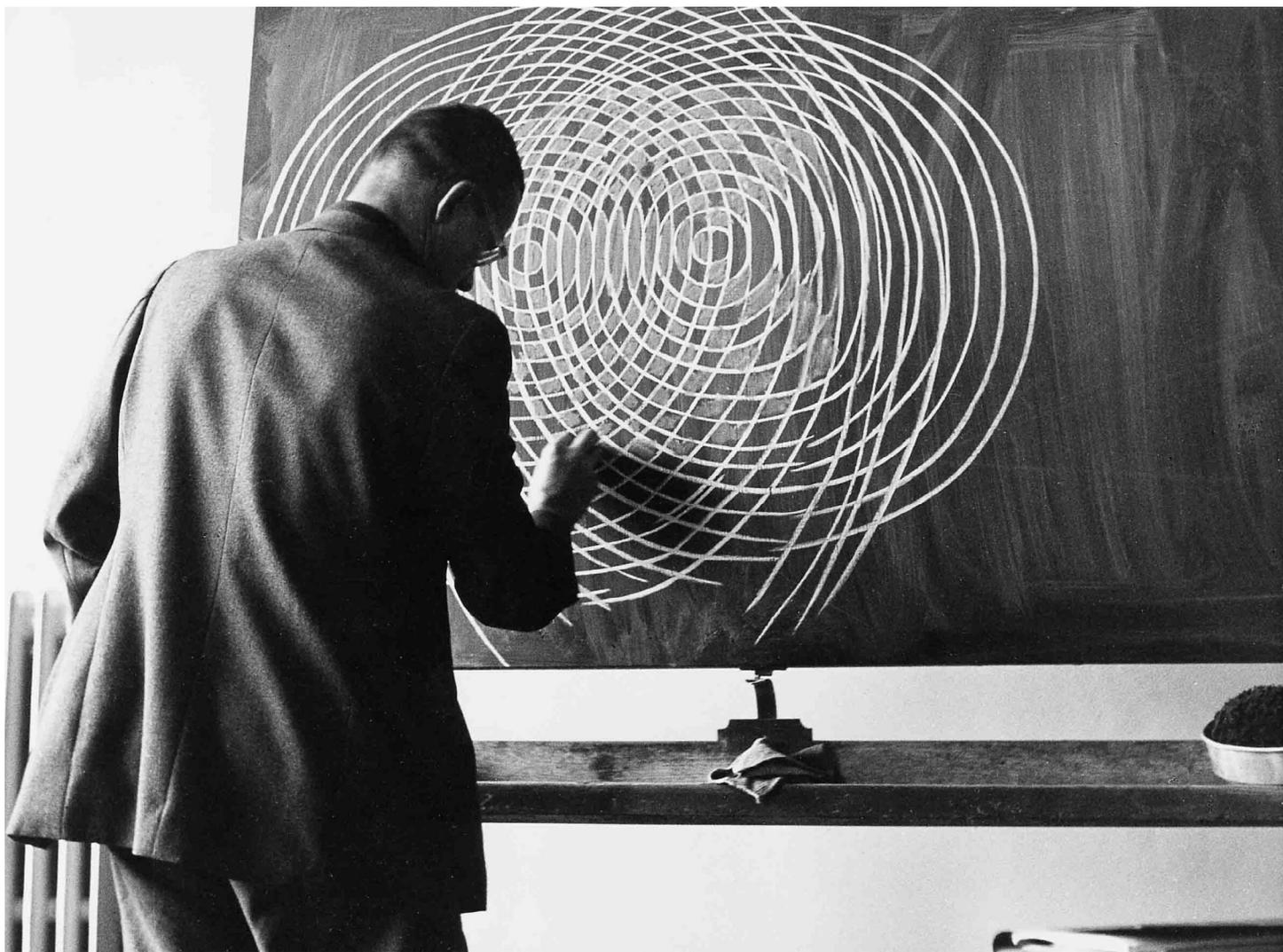
Régie publicitaire advertising@lequotidiendelart.com
tél. : +33 (0)1 87 89 91 43 Dominique Thomas (directrice), Peggy Ribault (Pôle Art), Hedwige Thaler (Pôle hors captif), Juliette Jabet (Marché de l'art), Thibaut Perrault (Institutionnel)
Studio technique studio@beauxarts.com

Abonnements abonnement@lequotidiendelart.com
tél. : 01 82 83 33 10

Couverture « Il était une fois les stades », Cité de l'architecture et du patrimoine. Lens - Saint-Etienne, saison 2021-2022.

© RC Lens.
Bill Viola, série « The Dreamers », 2013. © Bill Viola : rétrospective », musée Guggenheim Bilbao, Espagne. © Alamy Stock Photo.

© ADAGP, Paris 2024, pour les œuvres des adhérents.



Ernst Scheidegger,
Enseignement des formes,
Max Bill à la Schule für
Gestaltung, Zurich, vers 1946.

© 2024 Stiftung Ernst
 Scheidegger-Archiv, Zurich/Adagp,
 Paris 2024.

Scheidegger, l'œil empathique

En l'espace de moins de dix jours, en mai 1954, il perd coup sur coup deux de ses meilleurs amis et mentors à l'agence Magnum : Werner Bischof et Robert Capa. Il décide alors de mettre entre parenthèses son activité de photoreporter sur les points chauds du globe, du Moyen-Orient au bloc de l'Est. Mais Ernst Scheidegger (1923-2016) saura se réinventer en restant dans sa discipline – en étant responsable photo de l'édition dominicale d'un grand quotidien suisse, le *Neue Zürcher Zeitung*, et en réorientant sa pratique vers les scènes de rue (fêtes foraines ou photographes ambulants), l'architecture, le portrait. Dans ce dernier domaine, il laissera une galerie impressionnante d'artistes saisis dans leur quotidien, en images fixes ou en films. Un lien particulier le rapprochera de Giacometti,

qu'il fréquentera dans son atelier parisien de la rue Hippolyte-Maindron à partir de la fin des années 1940. Outre des stars comme Tzara, Man Ray, Miró, Léger ou Chagall, c'est toute la scène suisse qu'il immortalisera : Cuno Amiet, Eva Aeppli, Trudi Demut, Verena Loewensberg, Bernhard Luginbühl ou encore Max Bill, aux multiples intérêts, designer, architecte, fondateur de l'école d'Ulm – et enseignant hors pair faisant du tableau noir un hypnotique terrain d'expérimentation.

RAFAEL PIC

« Face à face. Hommage à Ernst Scheidegger » au MASI Lugano (Suisse), jusqu'au 21 juillet 2024.

➔ [masilugano.ch](https://www.masilugano.ch)

🌐 TÉLEX 15.07

→ Le Centre Pompidou Málaga, ouvert en 2015, initialement pour une durée de cinq ans, a été prolongé de dix ans, aux termes d'un accord signé le 11 juillet. Première antenne à l'étranger de l'institution française, il a accueilli depuis son ouverture plus d'un million de visiteurs. Sa programmation, « dans un dialogue étroit avec la scène artistique espagnole », est basée sur les collections du Centre Pompidou et sur le festival Hors Pistes, qui voit des artistes aborder un sujet d'actualité.

→ Victime jeudi 11 juillet d'un incendie au niveau de sa flèche, probablement provoqué par une soudure, la cathédrale de Rouen a rouvert au public. Les œuvres d'art n'auraient pas subi de dégâts.

→ La galerie Ketabi Bourdet (Paris) annonce la représentation de la succession de l'artiste français Guy de Rougemont (1935-2021), à qui elle consacrerait une exposition personnelle à l'automne 2024 à l'occasion de la semaine de l'art à Paris. Une rétrospective lui est actuellement dédiée à l'Académie des beaux-arts (Pavillon Comtesse de Caen, Institut de France, du 13 juillet au 29 septembre), sous le commissariat d'Adrien Goetz et Julie Goy.

→ Par décret du 8 juillet, Bénédicte Durand, conseillère éducation dans plusieurs ministères depuis 2005 (Gilles de Robien, Valérie Pécresse, Elisabeth Borne), présidente du Cnous depuis février 2024, a été nommée présidente du conseil d'administration de l'Institut national du patrimoine.

→ Par arrêté du 19 juin, Guillaume Deslandes, inspecteur et conseiller hors classe de la création, des enseignements artistiques et de l'action culturelle, a été nommé directeur régional des affaires culturelles de Corse, pour une durée de quatre ans, à compter du 1^{er} août.

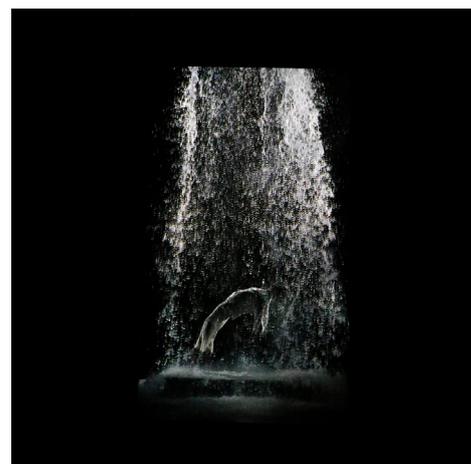
DISPARITION Bill Viola, la matière du rêve

Artiste de l'image mutante, Bill Viola est mort le 12 juillet à 73 ans dans sa maison de Long Beach, en Californie, au terme d'une longue maladie d'Alzheimer. Ce fils d'un catholique en rupture de ban et d'une Anglaise anglicane vécut enfant une expérience qui imprégnera son art. À six ans, il manque de se noyer dans un lac, se croit au paradis. « *Les choses réelles sont sous la surface* », explique-t-il dans une série d'entretiens au musée Louisiana (Danemark). L'eau devient sa métaphore par excellence. Dans *Tristan's Ascension* (2005), les gouttes ne tombent pas, elles s'élèvent et se muent en déluge inversé. Sa puissance entraîne le corps de Tristan, l'efface dans une ascension lente et nous laisse face à un espace vide. Dans sa série *The Dreamers* (2013), des personnages immobiles aux yeux clos retiennent leur souffle sous l'eau. Né à New York en 1951, Bill Viola étudie la peinture et la musique électronique à l'université de Syracuse (État de New York), lit les mystiques, se passionne pour l'art vidéo naissant, s'inspire des peintres de la Renaissance ou de Jérôme Bosch, mais aussi du *Livre des morts*



de l'Égypte antique. En 2005, à l'Opéra de Paris, il crée avec Peter Sellars un *Tristan et Isolde* aussi surprenant que la *Tétralogie* de Boulez et Chéreau à Bayreuth (1976-1980). Sa première rétrospective en France a lieu au Grand Palais en 2014. En 2017, lors d'une exposition à Florence, Kira Perov, sa compagne et co-créatrice depuis 1978, le disait « très influencé par les émotions extrêmes des tableaux » de la Renaissance évocateurs de souffrance et d'élévation. En 2019, à Londres, la Royal Academy mettait en miroir 12 de ses installations vidéo et 15 dessins de Michel-Ange. Bill Viola sculptait le temps en usant du ralenti (jusqu'à 600 photogrammes-seconde), générant des visions hypnotiques, méditatives. On songe à Gilles Deleuze (*Cinéma 1 et 2*) : « *Au lieu que le temps soit le nombre ou la mesure du mouvement, c'est-à-dire une représentation indirecte, le mouvement n'est plus que la conséquence d'une présentation directe du temps.* » « *Ses images ralentissent et révèlent le monde* », expliquait encore Kira Perov. Bill Viola aura orchestré un long plongeon dans la matière même du rêve.

JOHAN-FRÉDÉRIK HEL GUEDJ



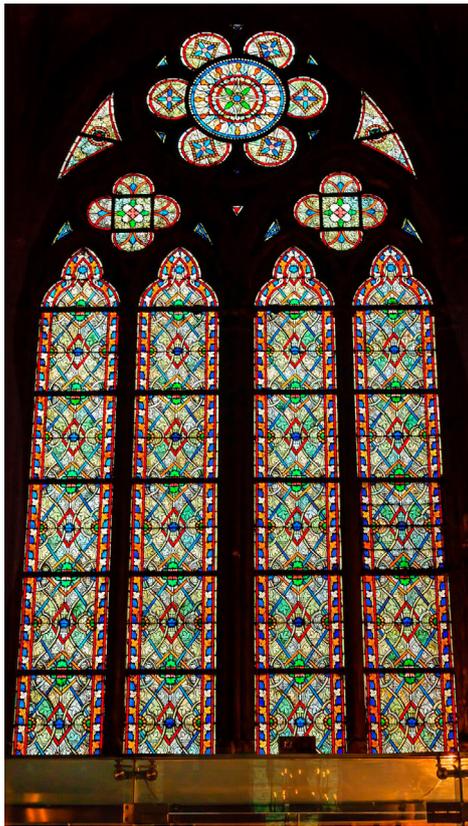
En haut : Bill Viola.
© Yui Mo/Alamy Stock Photo.

Bill Viola, série « *The Dreamers* », 2013. « *Bill Viola : rétrospective* », musée Guggenheim Bilbao, Espagne.

© Alamy Stock Photo.

Bill Viola, *Tristan's Ascension*, 2005. Exposition « *Bill Viola / Michelangelo* », Londres, 2017.

© Photo Charlie J. Ercilla / Alamy Stock Photo.



Verrière ornementale de la chapelle Sainte-Geneviève du peintre verrier Alfred Gérente, 1864, baie 32 de la cathédrale Notre-Dame de Paris.

© Photo Danita Delimont/Alamy Stock Photo

mais le caractère massif de l'opposition pourrait tuer dans l'œuf l'initiative lancée en avril dernier par le président de la République et l'archevêque de Paris, Mgr Laurent Ulrich. S'il a suscité une pétition à son encontre (lancée par notre collègue Didier Rykner, de la *Tribune de l'Art*, et forte à ce jour de près de 142 000 signatures), l'appel à projets avait suscité un réel intérêt, 110 candidats, dont des artistes reconnus comme Hervé Di Rosa, Daniel Buren ou Philippe Parreno, y ayant répondu et 83 ayant été retenus (voir QDA du 5 juin).

Le ministère de la Culture indique que le processus de sélection continue, sous l'autorité d'un jury présidé par Bernard Blistène, directeur honoraire du musée national d'Art moderne.

« Comme prévu lors de l'engagement de cette démarche, la Commission nationale sera à nouveau consultée

en fin d'année 2024 afin d'examiner le projet lauréat qui aura été sélectionné. Elle pourra à ce moment-là apprécier au vu du projet l'intérêt pour la cathédrale de l'apport de cette création », précise le communiqué du ministère. En attendant, cette décision a déjà eu une conséquence immédiate : l'artiste Pascal Convert, l'un des finalistes d'une *shortlist* de cinq noms, a annoncé qu'il jetait l'éponge avec ses associés, le maître verrier Olivier Juteau et la maison Lorin de Chartres. « *Je me retire à regret car nous avons beaucoup avancé et déjà préparé des maquettes pour ce projet de grande ampleur - environ 180 m² de vitraux, sur un thème peu traité, explique-t-il. L'une des six baies devait être présentée en décembre. Mais il n'est pas envisageable, pour un sujet et un lieu de ce type, de continuer dans ce rapport conflictuel - on ne peut pas convoquer des commissions pour ne pas tenir compte de leur avis. »*

RAFAEL PIC

PATRIMOINE

Vitraux contemporains de Notre-Dame : le torchon brûle

En accord avec les dispositions de la loi « Notre-Dame » du 29 juillet 2019, la Commission nationale du patrimoine et de l'architecture a été consultée le 11 juillet sur la troisième phase des travaux de restauration de la cathédrale. Ceux-ci débiteront après la réouverture en décembre et seront financés par le solde de la souscription nationale.

La Commission (composée de dix représentants de l'État, cinq titulaires d'un mandat électif, cinq représentants d'associations, six personnalités qualifiées) a approuvé à l'unanimité les projets de restauration des extérieurs du chevet et de la sacristie, actions prioritaires en raison de leur état déjà dégradé avant l'incendie. En revanche, c'est un refus à l'unanimité qu'elle a opposé au projet de création de vitraux contemporains figuratifs, sur le thème de la Pentecôte, pour remplacer les baies de six chapelles du collatéral sud dues à Viollet-le-Duc. Cet avis n'est que consultatif,

Prix international
de la
Fondation Boghossian

*Devenez lauréat
de la première édition du Prix*

FONDATION BOGHOSSIAN
Villa Empain, Bruxelles
Centre d'art et de dialogue entre
les cultures d'Orient et d'Occident

Appel à candidature jusqu'au 15 septembre



MADAGASCAR

Bourse Yavarhousen : gros plan sur l'architecte Razafy-Andriamihaingo

Créée en 2021 par l'homme d'affaires Hasnaine Yavarhousen en partenariat avec l'INHA, la bourse Yavarhousen récompense chaque année un étudiant dont les travaux portent sur la culture et le patrimoine de Madagascar. Lauréat cette année (désigné à l'unanimité par le jury), Hajanirina Joachim Rakotomalala est le premier Malgache étudiant à Madagascar à recevoir cette bourse d'une somme de 5 000 euros, en plus d'une subvention mensuelle de 1 000 euros pour des recherches. Titulaire d'un master de recherche en histoire de l'architecture à l'université d'Antananarivo, le jeune chercheur de 27 ans a entrepris de mettre en lumière l'empreinte de l'architecte Pierre Razafy-Andriamihaingo (1914-1997) dans le remodelage du paysage urbain de la capitale malgache. « J'ai constaté le rôle fondamental de ce premier architecte-urbaniste malgache qui fut également le premier directeur malgache de la Direction de l'architecture, de l'urbanisme et de l'habitat (DAUH), créée en 1946 par le haut-commissaire général Marcel de Coppet afin de donner un nouvel élan au tissu urbain dans la "grande île". Ma thèse entend analyser comment Antananarivo a été modernisée entre 1946 et 1960, et dans quelles mesures le bureau de la DAUH a répondu aux projets de modernisation des colonies préconisés par la conférence de Brazzaville en 1944, notamment à travers le Fonds

d'investissement économique et social (FIDES). » L'étudiant analysera le parcours de cette figure encore méconnue, engagée patriotiquement et politiquement, depuis son histoire familiale (son père est entrepreneur et technicien des travaux publics), en passant par ses études brillantes en architecture à l'École nationale des beaux-arts de Paris, puis à la London Architectural School, et par son mariage avec Suzanne Razafy-Andriamihaingo, première Malgache conservatrice du musée du Palais de la Reine qui écrit dans son ouvrage *Le Rova d'Antananarivo, Colline sacrée des souverains de Madagascar* (L'Harmattan, Paris, 1989) : « En cette période de reconstruction et de recomposition, il existe alors chez certains Français et Malgaches résolument tournés vers l'avenir, une réelle volonté de collaboration pour le bien-être du peuple malgache et la pérennité de la nation autrefois meurtrie. »

ARMELLE MALVOISIN



En haut : Hajanirina Joachim Rakotomalala, lauréat 2024 de la bourse Yavarhousen.

© DR.

Ci-dessous : Service géologique de Madagascar (aujourd'hui ministère de l'Énergie et des Hydrocarbures), conçu en 1954 par l'architecte Pierre Razafy-Andriamihaingo avec Georges Leclercq, dans le quartier d'Ampandrianombo, au nord-est d'Antananarivo.

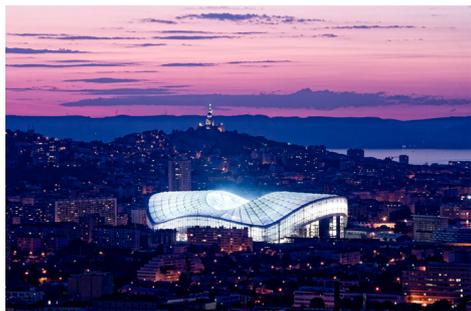
© Hajanirina Joachim Rakotomalala.

Ci-dessus : Pour répondre à l'accroissement du nombre d'élèves, Pierre Razafy-Andriamihaingo a conçu en 1949 la nouvelle aile de cet ancien collège Condorcet (école de garçons) bâti sur un emplacement de la demeure de la princesse Ramasindrazana (tante de la reine Ranavalona III envoyée en exil en 1897), puis transformé en lycée Gallieni, en hommage au premier gouverneur général de Madagascar à Antananarivo. Dans son amphithéâtre, le 14 octobre 1958, a eu lieu le Congrès des Assemblées provinciales de Madagascar, marquant la naissance de la République malgache. En 1979, le lycée a été rebaptisé lycée Andohalo, du nom du quartier chargé d'histoire sur la haute ville.

© Hajanirina Joachim Rakotomalala.



Olympiade Culturelle : art et sport, plus forts que jamais



Art et sport ont toujours fait bon ménage. L'Olympiade Culturelle qui accompagne les Jeux de Paris 2024, déployée sur l'ensemble du territoire français, en est la preuve. Gros plan sur les expositions parisiennes alliant les deux disciplines, à découvrir cet été.

PAR SARAH BELMONT

« Il était une fois les stades »,
Cité de l'architecture
et du patrimoine.
Stade Orange Vélodrome,
Marseille, 2010-2014. SCAU
Architecture, Didier Rogeon,
architecte associé.

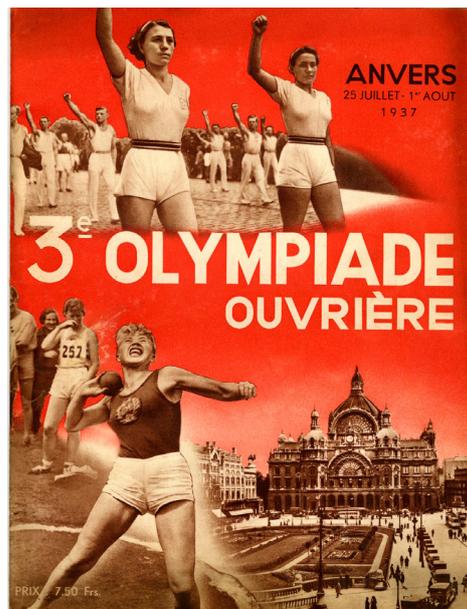
© Photo Véronique Paul/SCAU
Architecture.

« En jeu ! Les artistes
et le sport », musée Marmottan
Monet.
Au premier plan à droite :
Maurice Denis, Tennis I,
Nausicaa, jeu de balle, 1913.

© Photo Christian Baraja.

On ne change pas une équipe qui gagne. L'art et le sport ont toujours été liés : déjà dans l'Antiquité, athlètes, comédiens et musiciens s'affrontaient dans des concours d'excellence, récompensant tant les traits d'esprit que les prouesses physiques. Conformément à ce modèle, le baron Pierre de Coubertin, peintre amateur formé par un élève de Jacques-Louis David, propose, en 1906, de créer un « pentathlon des muses », en intégrant cinq disciplines – architecture, littérature, sculpture, peinture, musique – au programme des Jeux olympiques, qu'il a lui-même contribué à rétablir, en 1894. L'idée s'est concrétisée en 1912, durant la V^e Olympiade de Stockholm. Près de 150 titres ont ainsi été décernés à des œuvres d'art inspirées par le sport. Parmi les candidats et lauréats, on retrouve quelques champions, jugés par de grands noms, tels qu'Émile Antoine Bourdelle, Aristide Maillol ou encore John Singer Sargent. L'Histoire a notamment retenu Walter Winans, aristocrate d'origine russe récompensé pour ses talents de tireur et sculpteur en 1912. En 1949, le Comité international olympique a décidé de remplacer ces concours par des expositions.





Une décision officialisée en 1954, pour éviter que des artistes professionnels continuent de concourir parallèlement à des athlètes amateurs (jusqu'en 1992, *ndlr*), et qui porte ses fruits aujourd'hui.

L'histoire du sport en images

L'Olympiade Culturelle qui accompagne les Jeux de Paris 2024 est une programmation artistique et culturelle pluridisciplinaire, qui se déploie sur l'ensemble du territoire français. Près de 2 000 projets, soit quelque 62 000 événements (dont 58 548 gratuits), s'inscrivent dans cette initiative. Par « événements », le CIO entend aussi bien représentations de spectacles que jours d'ouverture d'expositions (44 692 au total). Parmi les 381 accrochages à découvrir, certains ont un caractère plus historique que d'autres. C'est le cas de « L'olympisme, une invention moderne, un héritage antique », au Louvre, qui revient sur la genèse des JO modernes, tout en mettant des figures moins connues que Pierre de Coubertin (l'ambassadeur des Jeux modernes) en avant. À commencer par le philologue Michel Bréal, qui a inventé le marathon et conçu la première coupe destinée aux vainqueurs de cette épreuve, objet présenté pour la première fois en France. Au musée Marmottan Monet, les bornes chronologiques sont claires : le parcours montre comment, entre 1870 et 1930, le sport s'est, sous le regard des peintres, des sculpteurs et des photographes, internationalisé, démocratisé, modernisé, médiatisé, féminisé... À ce propos, rendez-vous à la BnF pour en savoir plus sur le destin des femmes, qui ont dû lutter pour pouvoir intégrer des compétitions

« À nous les stades ! Une histoire du sport au féminin », BnF. Stade Élisabeth, arrivée du 80 m France-Suisse lors de la fête de Fémina Sport 1920, Agence Rol, BnF, estampes et photographie.

© BnF.

« À nous les stades ! Une histoire du sport au féminin », BnF. Affiche de la 3^e olympiade ouvrière d'Anvers, 1937.

© Archives nationales du monde du travail (Roubaix).

Ci-dessus : « L'olympisme, une invention moderne, un héritage antique », Louvre. Euphronios, cratère à figures rouges : *Héraclès et Antée*, Athènes, vers 515-510 avant J.-C.

Département des Antiquités grecques, étrusques et romaines, musée du Louvre, Paris.

© Photo Stéphane Maréchal/ RMN-Grand Palais (musée du Louvre).

La Métropolitaine : gros plan sur l'art contemporain

L'événement, organisé dans le cadre de l'Olympiade Culturelle, associe la Métropole du Grand Paris et l'association TRAM (réseau de 34 lieux engagés dans la production et la diffusion de l'art contemporain en Île-de-France) autour d'une programmation artistique déployée dans 13 lieux du Grand Paris, dont nous détaillons la liste complète dans nos pages en avril dernier. Au programme : des projets artistiques axés autour du sport et de l'olympisme prenant la forme d'expositions, performances et ateliers, mais aussi de tables rondes et conférences... Temps fort de la manifestation, l'Opéra synesthésique imaginé par Maxime Rossi, intitulé *Terre, air, feu*, tiendra son 4^e acte le 15 septembre et conviera, à cette occasion, des athlètes paralympiques, ainsi que le musicien Bastien David et sa compagnie Les Insectes, pour un spectacle de boccia en musique... **A.MO**

Jusqu'au 15 septembre

➔ lametropolitaine.metropolegrandparis.fr/fr



olympiques au même titre que les hommes. Le Palais de la Porte Dorée propose une lecture plus sociale des jeux, d'une crise, d'un combat à l'autre, à travers images, archives, portraits...

Le sport, sous tous les angles

À ces panoramas historiques s'ajoutent des expositions thématiques et transversales. La Cité de l'architecture et du patrimoine se concentre sur ce vaste espace vide qu'est le stade et sur ses métamorphoses au fil des siècles. Le Palais Galliera puise dans ses collections pour décortiquer les liens existant entre le corps, le vêtement et le mouvement.

En matière de design, deux approches se complètent. Si le musée du Luxembourg se tourne vers le futur, étudiant la marge de progression de certains costumes, accessoires et équipements, le Tripostal à Lille garde, de la naissance

de *streetwear* à l'exploration possible de la Lune ou Mars, le textile comme fil rouge. L'art contemporain a également une carte à jouer. Au musée de Tahiti et des îles, à Puna'auia, « Hörué, vagues d'hier et d'aujourd'hui » retrace l'histoire du surf en Polynésie française et souligne l'influence de cette pratique sur 21 créateurs de la scène locale. De son côté, le Frac Sud a invité le commissaire Jean-Marc Huitorel à imaginer une triple exposition entre ses murs, au musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée (Mucem), qui suggère que le sport, comme l'art, s'inscrit dans une pluralité de croyances, et au musée d'art contemporain de Marseille (mac), qui interroge le rapport entre les deux disciplines par le biais de la peinture, mais aussi de photos et de dessins actuels. De quoi rester actif, cet été !

➔ « L'Olympisme, une invention moderne, un héritage antique », jusqu'au 16 septembre, au Louvre.

➔ « En jeu ! Les artistes et le sport », jusqu'au 1^{er} septembre, au musée Marmottan Monet.

➔ « À nous les stades ! Une histoire du sport au féminin », jusqu'au 13 octobre, BnF.

➔ « Olympisme, une histoire du monde », jusqu'au 8 septembre, au musée de la Porte Dorée.

➔ « Il était une fois les stades », à la cité de l'architecture et du patrimoine, jusqu'au 16 septembre.

➔ « Hörué, vagues d'hier et d'aujourd'hui », jusqu'au 27 septembre, au musée de Tahiti et des îles.

➔ « L'Heure de gloire », jusqu'au 22 décembre, au Frac Sud.

➔ « Trophées et reliques », jusqu'au 22 décembre, au Mucem.

➔ « Tableaux d'une exposition », jusqu'au 22 décembre, au musée d'art contemporain de Marseille.

Ci-dessus :
« Olympisme, une histoire du monde », musée de la Porte Dorée.

© Photo Cyril Zannettacci.

Ci-dessous :
« L'Heure de gloire », Frac Sud.

Au premier plan :
Laurent Perbos,
Antik Basketball, 2022.

© Photo Marc Domage/Adagp, Paris 2024.

« Hörué, vagues d'hier et d'aujourd'hui », musée de Tahiti et des îles.

Abuz, La Fin de la route, 2024.

© Photo Daneë Hazama.



Voyage à travers le temps

Des élections américaines aux JO, notre sélection d'expositions estivales est en phase avec l'actualité, tout en rendant hommage aux grands noms de l'histoire de l'art, du Bernin à Jean Hélion.

PAR SOPHIE BERNARD, ALISON MOSS, RAFAEL PIC ET JADE PILLAUDIN

Andres Serrano, petite histoire des États-Unis

À quelques mois des élections américaines, le musée Maillol consacre une rétrospective à Andres Serrano anglée sur la société américaine. Photographe d'origine hondurienne né à New York en 1950, l'Américain a fait du portrait – même lorsqu'il photographie des objets – son domaine de prédilection depuis les années 1980. Série après série, il met ce genre au service d'un discours politique examinant les travers du monde contemporain, et plus particulièrement ceux de son pays natal. Parfois dérangeante et provocante, l'œuvre de Serrano a souvent défrayé la chronique, notamment son célèbre Christ immergé dans du sang et de l'urine (« Immersions », 1987-1990) et ses images montrant des cadavres (série « La Morgue », 1992). Autant son travail est percutant, autant le photographe est mesuré dans ses paroles, laissant à chacun le soin d'interpréter librement ses images. Il n'empêche : Andres Serrano appuie là où cela fait mal, misant sur une hyperesthétisation, même pour des sujets graves. Comme lorsqu'il aborde la passion des Américains pour les armes à feu. Dans cette série intitulée « Objets de désir » (1992), il a recours à des gros plans sur les canons saisis frontalement et visant littéralement celui qui regarde l'image. Andres Serrano a aussi senti l'air du temps quand, en 2004, il photographie Donald Trump dans



le cadre de son émouvant travail « America » conçu après les événements du 11 septembre 2001. L'objectif de cette série était de souligner la diversité de la population américaine au travers de centaines de portraits de ses compatriotes dans leurs tenues ethniques, religieuses ou professionnelles, comme les pompiers, héros de ce jour sombre. Toutes ces images, et bien d'autres, traitant notamment du racisme, sont à retrouver dans le parcours de l'exposition qui présente également ses toutes dernières créations, inédites : des tirages photographiques peints à la main.

S.B.

« Andres Serrano. Portraits de l'Amérique », Musée Maillol, Paris, 75007, jusqu'au 13 octobre 2024. museemailol.com



En haut :

Andres Serrano, *Ruger. 22 Long Rifle Mark II Target II* (« Objects of Desire »), 1992, Cibachrome, 139,7 x 165,1 cm.

© Andres Serrano/Courtesy de l'artiste et galerie Nathalie Obadia.

Ci-dessus :

Vue de l'exposition « Andres Serrano. Portraits de l'Amérique », musée Maillol. © Andres Serrano/Courtesy de l'artiste et galerie Nathalie Obadia.

Les sept vies d'Auguste Herbin

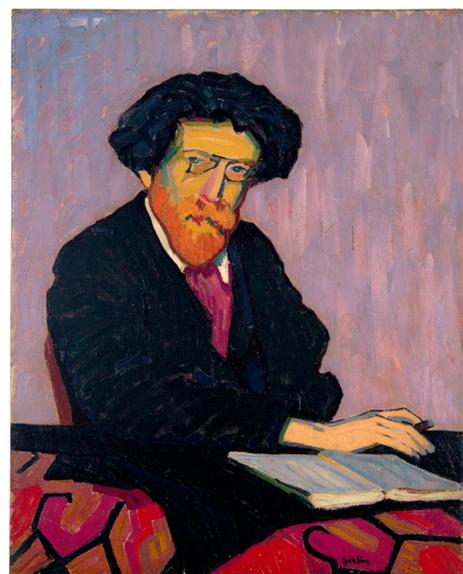
En 78 années de vie, Auguste Herbin (1882-1960) traversa avec une rare virtuosité les mouvements artistiques de son temps, sans jamais épuiser sa palette chromatique, ni trahir la promesse de ses débuts : réinventer le motif par la couleur. Le natif du Cateau-Cambrésis – tout comme un certain Henri Matisse, qu'il ne fréquenta pas – offrit au fauvisme des portraits luxuriants, bouscula le cubisme par ses paysages urbains ondulant du vert tendre au bleu profond, jusqu'à imaginer des abstractions cosmiques aux ovales et triangles tranchants, tourbillonnant de roses et de jaunes éclatants. Pourtant, sa postérité ne fut pas celle de ses acolytes du bateau-lavoir, qu'il fréquenta de 1909 à 1927. Dans un accrochage chronologique d'une grande clarté en sept temps, le musée de Montmartre répare des décennies d'oubli, rappelant qu'Auguste Herbin fut très tôt reconnu par ses pairs et la critique. Soutenu par les marchands Léonce Rosenberg et Denise René, collectionné par Sergueï Chtchoukine, il suscita aussi l'incompréhension de ses contemporains lorsqu'il développa

au sortir de la Première Guerre mondiale une série d'« objets monumentaux », tondos et totems géométriques, nés de son désir de faire de l'art un agent de la société moderne. Cofondateur dans les années 1930 du groupe Abstraction-Création, aux côtés de Jean Hélion et Georges Vantongerloo, il augure le pop art dans ses natures mortes aux choux mauves et suscite l'admiration du jeune Vasarely avec son alphabet plastique, partitions mi-musicales mi-picturales créées à l'orée des années 1950. Par petites touches, l'exposition adresse aussi les engagements politiques de l'homme : adhérent un temps au Parti communiste, il désavoua le réalisme socialiste, peignit l'anarchiste allemand Erich Mühsam 25 ans avant son assassinat par les SS, et participa en 1936 à l'exposition « De Olympiade onder Dictatuur » d'Amsterdam, en protestation des Jeux olympiques de Berlin.

J.P.

« Auguste Herbin, le maître révélé », Musée de Montmartre, Paris, 75018, jusqu'au 15 septembre 2024.

➔ museedemontmartre.fr



Auguste Herbin,

Portrait d'Erich Mühsam, 1907, huile sur toile, 92 x 73 cm. Collection Lahumière.

© Adagp, Paris 2024.

En bas : Auguste Herbin,

Nature morte aux poivrons, choux rouges, 1926, huile sur toile, 46 x 55 cm.

© François Lauginie/Orléans, Musée des Beaux-arts/Adagp, Paris 2024.





Jean Hélion,
L'Atelier, 1953, huile sur toile.
© Photo Courtesy Applicat-Prazan/
Adagp Paris, 2024

Jean Hélion,
L'Homme à la joue rouge,
1943, huile sur toile,
65 x 49,5 cm. Collection
particulière.
© ADAGP, Paris, 2024.

Hélion : aller simple pour la figuration

Son parcours est original : alors qu'il est un pionnier de l'abstraction, qu'il emporte avec lui dès les années 1930 aux États-Unis (où son art séduira Peggy Guggenheim, dont il épousera la fille Pegeen), Jean Hélion (1904-1987) fait machine arrière et devient dans l'après-guerre un peintre de natures mortes (avec une tendresse particulière pour la citrouille), de scènes de rue, d'objets du quotidien – parapluies, chaises, journaux,

chapeaux. Un sillon travaillé jusqu'aux années 1980, avec des couleurs toujours plus vives, que les peintres de la Figuration narrative adopteront comme une de leurs sources d'inspiration. Avec plus de 100 tableaux, le musée remet à l'honneur ce peintre qui était bien plus qu'un peintre : il fut un écrivain et un théoricien de talent, mais aussi un homme d'action. Son évocation spectaculaire d'un camp allemand pendant la guerre et le récit palpitant qu'il en tira firent de lui une célébrité aux États-Unis (le livre fut d'abord

publié en anglais, sous le titre *They Shall Not Have Me*). Frappé par la calamité des artistes (une cécité progressive), il garda jusqu'à la fin sa verve et son goût des mots (il fut un bon ami de Francis Ponge). Parmi les œuvres marquantes figurent *L'homme à la joue rouge* de 1943 et l'étonnant *Atelier* de 1953, récemment entré dans les collections du musée, qui décrit l'espace qu'il occupe avenue de l'Observatoire. Le grand châssis dont on voit le dos est un tableau laissé en dépôt chez lui par un collègue à la célébrité naissante : le *Passage du Commerce Saint-André*, de Balthus...

R.P.

« Jean Hélion. La prose du monde », musée d'Art moderne de Paris, 75016, jusqu'au 18 août 2024.

➔ mam.paris.fr

Thomas Mailaender, la photographie par le jeu

Bienvenue dans l'univers déjanté de Thomas Mailaender. Aller voir son exposition à la Maison européenne de la photographie, c'est se tenir prêt à vivre une expérience digne d'un parc d'attractions où les images sont les manèges, présentées sous toutes les coutures. Ici, on les retrouve sous la forme d'installations géantes, là, on peut se faire tirer le portrait devant un volcan en éruption et, si on est chanceux, le ticket d'entrée peut faire gagner un lot surprise concocté par l'artiste lui-même. Pour sa première grande exposition dans la capitale, le Marseillais a eu carte blanche pour investir deux étages de l'institution. Sous le commissariat de son directeur Simon Baker, il présente à la fois un parcours rétrospectif de ses travaux depuis une quinzaine d'années et des œuvres spécialement conçues

pour l'occasion. Parmi elles, « Les Belles Images » accompagnées de leurs cadres en céramique, série qui donne le titre de l'exposition. Au-delà du caractère récréatif de son travail, Thomas Mailaender aime expérimenter pour nous faire réfléchir à la place que les images prennent dans notre quotidien et dans nos vies. Particulièrement les plus anodines, celles d'anonymes qu'il va chercher sur internet ou dans des brocantes. À travers la collecte et l'usage qu'il en fait – par exemple en les imprimant littéralement sur la peau, pour la série « Illustrated People » –, se dessine un portrait de notre monde contemporain où la frontière entre le réel et la fiction est ténue.

S.B.

Thomas Mailaender, « Les Belles Images », Maison européenne de la photographie, Paris, 75004, jusqu'au 29 septembre 2024.

➔ mep-fr.org



Thomas Mailaender,
de la série « Les Belles
Images », 2010- 2024.

© Thomas Mailaender.

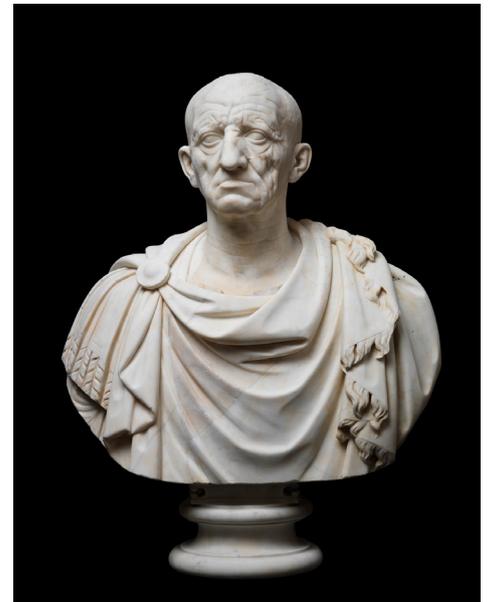
Collection Torlonia, marbres antiques à gogo

C'est certainement la plus belle collection de sculptures antiques en mains privées, qui a alimenté bien des fantasmes depuis sa constitution au XIX^e siècle par le prince Giovanni Torlonia (1754-1829), puis son fils Alessandro (1800-1886). Ayant racheté plusieurs fonds historiques, ceux-ci surent les mettre en valeur en utilisant les techniques modernes de photographie et de reproduction. Cachée au public depuis la Seconde Guerre mondiale, objet d'une dispute familiale à la mort du prince Marco Torlonia en 2014, annoncée partante pour le Getty, elle a miraculeusement resurgi à Rome au palais des Conservateurs en plein Covid, dans une scénographie de David Chipperfield (voir QDA du 14 octobre 2020). Elle démarre maintenant une tournée internationale de la plus belle des manières : au Louvre, dans les appartements d'Anne d'Autriche, qui sortent de deux ans de restauration. Sur les 622 pièces de l'ensemble, une soixantaine a fait le voyage, et est confrontée à une trentaine d'œuvres du musée parisien. Outre d'immanquables bustes d'empereurs au réalisme saisissant et quelques athlètes à la musculature avantageuse, bien en phase avec les Jeux olympiques, la fameuse coupe Cesi est là, avec ses reliefs bachiques. Mais aussi le bouc de l'ancienne collection Giustiniani, dont la tête restaurée est attribuée au jeune Bernin, un portrait de jeune fille d'une grande douceur ou encore un étonnant bas-relief montrant un étal de boucherie tenu par des matrones romaines.

R.-P.

« Chefs-d'œuvre de la Collection Torlonia », musée du Louvre, Paris, 75001, jusqu'au 11 novembre 2024.

➔ louvre.fr



De haut en bas :

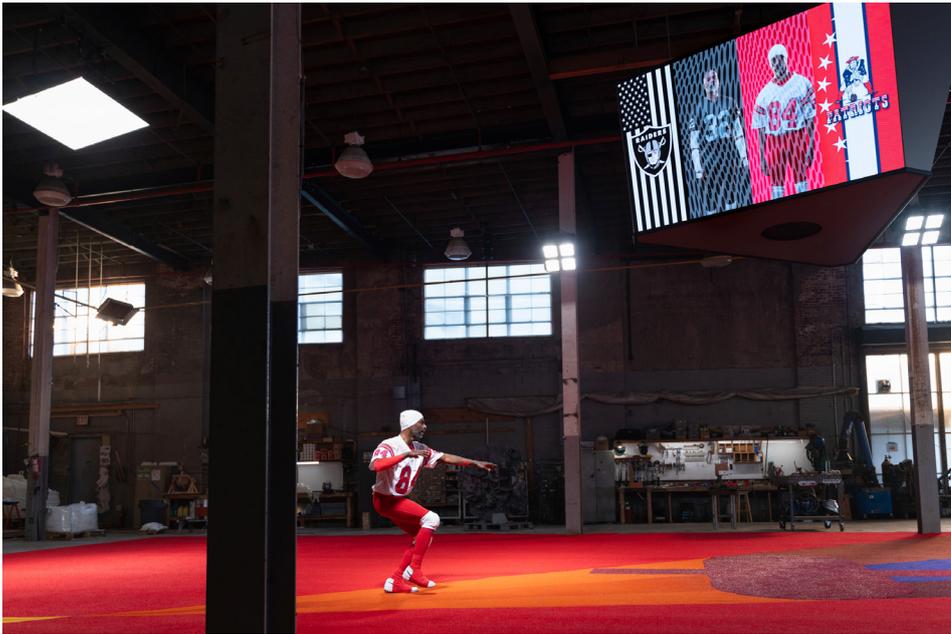
Il Caprone, II^e siècle après J.-C. Collection Torlonia.

La Fanciulla da Vulci, I^{er} siècle avant J.-C. Collection Torlonia.

Il Vecchio di Otricoli, milieu du I^{er} siècle avant J.-C. Collection Torlonia.

Tazza Cesi, I^{er} siècle avant J.-C. Collection Torlonia.

© Fondazione Torlonia.



Matthew Barney, à la limite des corps

Source de rassemblement et de division, d'émoi et de déception, de satisfaction et de frustration, le sport possède, à titre individuel et dans le corps social, une fonction dépassant le simple champ du divertissement. Pratiqué à haut niveau, il permet de faire l'expérience concrète de ses propres limites. Pour ceux qui le regardent, il est un moyen d'exorciser des passions et des peurs refoulées... Le tout en répondant à une mise en scène prodigieusement orchestrée d'après des principes et des règles d'une rigueur implacable. Ancien joueur de football américain, Matthew Barney (né en 1967) connaît bien cet univers associant souvent brutalité et discipline, où le corps est sans cesse soumis à de nouveaux défis. Son œuvre vidéographique *SECONDARY* (2023), pièce maîtresse de sa première exposition institutionnelle en France depuis une décennie, puise ses sources dans un célèbre match de football américain de 1978 au cours duquel un joueur des Patriots, Darryl Stingley, fut fatalement heurté et paralysé à vie. Face à la cour arborée de la Fondation Cartier, l'artiste déploie sur trois écrans un match entièrement chorégraphié par ses soins et ceux du danseur David Thomson. Une étrange valse rythmée par la cadence de leurs souffles et par un ping-pong de vocalisations

Matthew Barney,
SECONDARY, 2023, photo
de production.

© Photo de production Julieta Cervantes/ © Matthew Barney/
Courtesy de l'artiste, Gladstone gallery,
Sadie Coles HQ, Regen Projects,
et galerie Max Hetzler

et de chants, que le visiteur découvre installé sur un tapis dont les motifs évoquent ceux d'un terrain de football américain. À la force élémentaire de la voix et de la respiration s'oppose la dimension théâtrale du match, incarnée par l'armée de fidèles *supporters* de l'équipe Raiders, déguisés de la tête aux pieds. Se pose ainsi la question du culte



de la célébrité, mais aussi celle de notre fascination morbide envers le fait divers – que Roland Barthes définissait comme un art de masse ayant pour rôle la préservation « de l'ambiguïté du rationnel et de l'irrationnel, de l'intelligible et de l'insondable » – dont l'horreur s'est estompée dans la société du spectacle, au profit d'une image désincarnée et diffusée en masse. C'est bien la société américaine qui se trouve au cœur des réflexions de Matthew Barney, dont l'artiste examine la violence symbolique et les rapports de force structurants, tout en convoquant, avec brio, une multiplicité d'interrogations : autour de la représentation de soi et de l'autre à l'ère des médias, du jeu comme dispositif d'évasion, ou encore de la force et la fragilité du corps.

A.M.O.

« Matthew Barney. *Secondary* » Fondation
Cartier pour l'art contemporain, Paris,
75014, jusqu'au 8 septembre 2024.

➔ fondationcartier.com

Vue de l'exposition
« *SECONDARY* », Fondation
Cartier pour l'art
contemporain.

© Photo Cyril Marclihacy/Lumendo.